

Sujets de philosophie pour réviser

Les sujets soulignés sont corrigés.

La culture :

La culture dénature-t-elle l'homme ?

En quoi une culture peut-elle être la mienne ?

La culture rend-elle meilleure ?

Des cultures différentes font-elles des humanités différentes ?

La société :

L'homme est-il naturellement sociable ?

A quoi l'homme doit-il renoncer pour vivre en société ?

La morale :

Un individu déterminé peut-il créer une morale universelle ?

Peut-il être juste de désobéir ?

La politique :

Commentaire de texte Spinoza

La conscience :

Peut-on ne pas savoir ce que l'on fait ?

L'art :

L'art peut-il nous instruire ?

Le langage :

Le langage sert-il à maîtriser la réalité ?

La culture - La nature

La nature humaine est-elle une idée énigmatique ?

La culture dénature-t-elle l'homme ?

Analyse du sujet :

Culture	Nature
Liberté, diversité, signification	Nécessité, universalité

« **dénaturer** » : dépouiller (libérer **ou** voler) de sa nature. Pourquoi ? Est-il souhaitable de le faire ? De quoi faudrait-il se débarrasser ? Qu'y aurait-il à gagner ? Est-ce dangereux de le faire ?

Problème :

- Les hommes ont nié leur nature animale : ils contrarient leurs penchants sauvages et acquièrent des compétences qui vont au-delà de l'instinct, cela grâce à leur culture qui les arrache à la nature.
 - Cependant, toutes les compétences que la culture promet sont naturelles, universellement partagées par les hommes : parler, penser, travailler, éprouver. La culture permet le développement de ce qui éclôt sans son aide semble-t-il.

La culture dénature-t-elle l'homme ou bien n'est-elle qu'une réalisation de celle-ci ?

I) Peut-être faut-il entendre par « nature » une pure abstraction, et n'y a-t-il toujours qu'une culture particulière dans laquelle il nous faut la chercher ?

- a) Parler une langue / désir d'entrer en contact. Lucrèce
- b) S'insérer dans une société de travail / Créer les conditions matérielles de son existence. Marx.
- c) Emettre un jugement de goût / Éprouver sa présence sensible au monde. Merleau-Ponty

Conclusion : Par analyse intellectuelle on parle de nature, ensemble des caractères communs dans tous les individus, par delà des apparences différentes. Comme le chimiste sépare 2 éléments mêlés dans une solution, qu'on ne trouve jamais seuls cependant. La nature est le point commun extrait des multiples réalisations culturelles dans lesquelles on peut aborder l'homme.

Réfutation : Cette idée de nature, certes abstraite, prétend être éternel. Chaque époque est une culture, cette différence temporelle est identique à la différence spatiale. La nature humaine traverse le temps et s'individualise à travers des formes historiques et géographiques différentes. Cette affirmation est contestable : comment prétendre que l'homme est d'une nature éternelle ? Comment prétendre que l'histoire ne change rien ?

I) L'homme n'est pas un être éternellement identique à lui-même, il n'a pas de nature. Il est en devenir, historique et personnel.

a) La culture est le seul monde où l'homme acquiert une définition provisoire. L'idée d'homme n'est pas éternelle, ni universelle. Ex : Aristote / Rousseau

b) La culture est un cadeau dépassable individuellement. Il n'y a pas de formatage absolu, mais une éducation imparfaite qui laisse place ou exprime la liberté individuelle de se penser. Le désir d'être soi est aussi une source d'identité. Ex / Sartre

Il n'y a pas de nature humaine comme donnée universelle mais une invention progressive et multiple de ce dont l'homme est capable d'être. Un être en liberté.

Conclusion : La culture ne dénature pas l'homme, car il n'y a rien à déformer, ou à traduire. Elle est l'invention d'un monde de significations où l'homme se sent plus lui-même qu'au sein de la nature. Le retour à la nature étant lui aussi la construction spirituelle d'un genre de vie signifiant.

A quoi l'homme doit-il renoncer pour vivre en société ?

Société	renoncement
Apporte quelque chose : Sécurité, Paix Bien-être matériel par le travailler Intelligence par la culture. Affection et reconnaissance d'autrui	À autre chose collectivement ou individuellement Liberté naturelle de prendre n'importe quelle initiative De vivre sans norme, sans morale

- La vie humaine est sociable, telle semble être la condition de son épanouissement. Mais quel est le prix de cette situation ? Renoncement ?
 - Il n'y a pas de situation naturelle idyllique, c'est un leurre : la sauvagerie n'est pas enviable.
 - La société permet de penser à être libre et d'envisager de le devenir.A quoi l'homme doit-il renoncer pour vivre en société, à une liberté naturelle effective ou à un mythe qui nous y a fait croire ?

I) La vie sociale exige que nous renoncions à être l'origine de toutes nos décisions et actions.

- a) Mise en commun
- b) Partage des efforts pour créer les conditions d'existence.

Objection : Ce n'est pas un renoncement effectif, l'état de nature n'est pas un plein mais un vide, un monde en attente, une vision rétrospective des débuts de l'homme.

II) La vie sociale est l'origine de tout ce que l'homme estime et à quoi il ne voudrait pas renoncer.

- a) L'état de nature est le lieu d'une liberté fictive, ex Hobbes.
- b) La société est le lieu de l'épanouissement de l'homme : du fictif au réel. Ex Aristote

Peut-il être juste de désobéir ?

Au procès de Nuremberg, des officiers allemands, nazis, furent condamnés pour crime contre l'humanité, complices d'un génocide où périrent 6 millions de Juifs. En tant qu'officiers, ils n'avaient fait qu'obéir au pouvoir institué en Allemagne, par l'effet d'un vote régulier, conforme aux institutions de ce pays. Comme tout citoyen, scrupuleux ou craintif, ils n'ont fait qu'exécuter des ordres dont ils n'avaient pas l'initiative. Ils n'ont fait là que de suivre les décisions de l'autorité souveraine. S' il y a eu crime, le seul coupable ne semble être que cette souveraine puissance et non les exécutants.

Pourtant ce furent ces hommes qui furent jugés et condamnés. Leur faute paradoxalement ne consiste pas en une transgression de la loi mais en une obéissance scandaleuse et inhumaine. Dans ce cas la justice aurait été du côté de la désobéissance. La justice qui se donnait pour telle dans ce pays à ce moment-là étant politiquement et moralement condamnable.

Mais les choses ne sont pas toujours aussi claires.

Quand la désobéissance devient-elle un devoir et quand n'est-elle que défense des intérêts privés?

Quand est-il légitime de parler d'un droit de rébellion ? peut-il être juste de désobéir ?

L'individu qui obéit se soumet par nécessité ou par intérêt à la volonté d'un tiers. Il prend en considération les volontés d'un autre pour se déterminer. Donc l'obéissance change de sens et de valeur avec le but de la volonté qui l'exige.

L'obéissance de l'enfant est un moment transitoire, qui dure tant que l'enfant n'est pas autonome. Elle est nécessaire au processus naturel et culturel de maturation. Elle n'a pas de but égoïste; la volonté des parents se substitue à la volonté immature de l'enfant. La fin visée par l'éducation est l'accession à l'indépendance, à la liberté, c'est-à-dire la fin de l'obéissance. Celle-ci n'est qu'un moyen, justement utilisé, conformément à la nature.

Pour l'esclave, l'obéissance est définitive. Ici l'obéissance n'est pas un moyen pour atteindre l'âge adulte; elle transforme un adulte en enfant à vie, en être définitivement dépendant. Le but de cette obéissance est le profit du maître; Aristote compare l'esclave à la machine ou à l'animal domestique. Il risque des châtiments corporels ou même la mort s'il désobéit. Le maître assimile l'esclave à un simple moyen, il lui dénie toute liberté qu'il reconnaît à ses compères. Nous sommes ici face à une attitude parfaitement immorale. Aucune justice n'est ici concevable pour justifier l'obéissance: elle est contre-nature et immorale; inversement tout acte de désobéissance sera juste. La force et la cruauté sont ici les raisons de l'obéissance.

La situation du sujet de droit obéissant à l'autorité politique est un état intermédiaire qui tient des deux figures précédentes. L'obéissance est ici définitive, elle est due à tout âge et quelque soit la condition sociale de l'individu; mais elle vise un but commun : paix, prospérité et liberté.

Le sujet est en effet un individu, une puissance singulière, et une personne morale. Est juste ce qui est conforme à la loi ; mais l'individu conçoit plusieurs sortes de lois.

Selon le droit positif, est juste ce qui est conforme à la loi en tant que règle arbitraire, énoncée par la puissance souveraine d'un pays. Ici tout ce que permet la loi est possible. La loi s'impose à tous, et tous lui doivent obéissance pour que règne la paix sociale et se fassent les affaires de toutes sortes.

Ce droit positif vient remplacer et entraver le droit naturel de l'individu. Selon le droit naturel, tout ce qui est possible est permis; n'est interdit que ce qui est inexécutable par l'individu (Spinoza, TTP). Ce droit se confond avec la puissance et l'habileté. Ce droit vise la conservation et le bonheur de l'individu à titre singulier. Calliclès prétend que seule notre faiblesse nous empêche de réclamer, d'arracher ce droit, notre faiblesse due entre autre à une éducation amollissante (Platon, Gorgias)

A ce droit, Platon opposait les commandements de la morale. La morale affirme une justice universelle qui prend en compte des valeurs, et non des désirs singuliers ou des buts sociaux.

Tels sont les trois systèmes de règles qui pèsent sur l'homme. A quelle justice obéir? Mais peut-être le problème ne se pose-t-il pas? Pour obéir à une justice faudrait-il nécessairement désobéir à une autre?

Ce qui est effectivement constatable ce sont des conflits : intérêt privé soutenu par le droit naturel contre intérêt public soutenu par les lois civiles; intérêts politiques contre valeurs morales.

A quelle justice obéir?

Il est juste d'obéir si l'obéissance est un moyen de libération. L'opposition obéissance/liberté n'est pas pertinente ; l'obéissance doit être le moyen en vue de la liberté; mais comment être libre en se soumettant à la volonté d'un autre?

Le droit naturel qui semble exprimer la liberté absolue est en fait une idée creuse. Il s'agit d'une liberté ineffective :menacée par autrui et dangereuse en même temps, qui ne peut pas prendre pied dans le monde et dans le temps. Le droit naturel ne peut pas fonder l'obéissance ; il n'y a ici que caprice, égoïsme et sauvagerie.

Dans l'État de droit, l'autre auquel j'obéis est aussi moi-même, à la fois sujet et législateur. La liberté n'est plus un pouvoir abstrait mais une puissance d'agir selon des motifs raisonnables.

Se pose la valeur de la délégation de pouvoir, puisque je n'exerce pas le pouvoir moi-même. Le contrat est-il dès lors théorique et l'obéissance assujettissante en fin de compte? Problème que les Anarchistes estiment impossible à résoudre ; prônant donc l'exercice direct, seul compatible à leurs yeux avec le respect de la liberté individuelle. Hors ce contexte toute obéissance est injuste. Tel n'est pas le raisonnement des démocrates dans un régime représentatif. Il leur suffit que l'État exerce son pouvoir sur la base de certains principes. Lesquels?

_a-La distinction privé/ public :

privé : affaires individuelles. L'État ne peut pas légiférer en matière de choix professionnel ou familial, par exemple.

public : un particulier ne peut pas légiférer en ce qui concerne la défense d'un pays, par exemple.

Il sera donc légitime de désobéir à un qui ne respecte pas cette distinction. L'individu rappellerait ainsi à l'État ses devoirs et sa propre raison d'être.

b-La distinction actes/ paroles, pensées :

L'individu ne comprendrait pas qu'on limite son activité spirituelle. N'est-ce pas ce qu'il y a de plus essentiel? La désobéissance serait juste car rien ne justifie une telle interdiction, elle serait absurde et dangereuse pour l'État lui-même : qu' a-t-on à perdre en se révoltant contre un État de ce genre?

Donc il est des droits inaliénables : penser, donner sens à sa vie selon ses convictions.

La morale se situe à la fois dans la sphère privée et dans l'activité de l'esprit.

L'État peut-il légitimement exiger de l'individu qu'il désobéisse à la justice morale?

La morale agit-elle prudemment en exigeant de l'individu qu'il désobéisse à l'autorité politique?

On peut reconnaître une "Raison" qui s'écarte de la morale, mais peut-on exiger l'action et l'approbation de l'individu? Non, sans aucun doute. Ces actes immoraux ne peuvent être qu'exceptionnels, et se justifier par des nécessités impérieuses et collectives . Et ce n'est qu'en le déplorant qu'on peut porter atteinte à la vie ou à l'intégrité physique d'un être humain.

Il y a autonomie du politique, mais la morale se doit d'être vigilante.

Sans doute, et pour les raisons que nous avons dites, faut-il accorder la légitimité à un droit de rébellion.

COMMENTAIRE DE TEXTE - EXERCICE SPINOZA

"S'il était aussi facile de commander aux âmes qu'aux langues, il n'y aurait aucun souverain qui ne régnât en sécurité et il n'y aurait pas de gouvernement violent, car chacun vivrait selon la complexion des détenteurs du pouvoir et ne jugerait que d'après leurs décrets du vrai ou du faux, du bien ou du mal, du juste ou de l'inique. Mais (...) cela ne peut être ; il ne peut se faire que l'âme d'un homme appartienne entièrement à un autre ; personne en effet ne peut transférer à un autre, ni être contraint d'abandonner son droit naturel ou sa faculté de faire de sa raison un libre usage et de juger de toutes choses. Ce gouvernement par suite est tenu pour violent, qui prétend dominer sur les âmes et une majesté souveraine paraît agir injustement contre ses sujets et usurper leur droit, quand elle veut prescrire à chacun ce qu'il doit admettre comme vrai ou rejeter comme faux, et aussi quelles opinions doivent émouvoir son âme de dévotion envers Dieu : car ces choses sont du droit propre de chacun, un droit dont personne, le voulût-il, ne peut se dessaisir."

Introduction :

La loi peut-elle légitimement régler la pensée humaine ?
(Le pouvoir peut-il être le maître de nos esprits ?)

La conscience individuelle est un obstacle au pouvoir absolu.
La démonstration de cette thèse se fait en trois moments : si le gouvernement des esprits était possible, le gouvernement des hommes serait aisé. Mais la nature de notre être rend cela impossible, notre conscience revendique la responsabilité de nos pensées. Le gouvernement qui nie cette évidence le fait sans aucune justification valable, il abuse de sa force.

L'enjeu de cette réflexion est donc de déterminer les limites du pouvoir.

Étude ordonnée :

I) La tentation du pouvoir est de s'exercer de façon absolue :

•1§ : La loi impose une conduite. Mais il y a une possibilité de désobéissance aux interdits ; la source en est la pensée individuelle. Le prince cherche à limiter cela : par l'"éducation" ou la coercition. Mais le moyen idéal serait de supprimer la tentation de désobéir.

•2§ : Le pouvoir a recours à la censure : "commander aux langues". On étouffe la critique pour ne pas se laisser propager l'esprit de fronde (associations, journaux...interdits). Cela crée une apparence de "sécurité" pour le pouvoir qui n'est pas ouvertement contesté. Mais en fait quand le "peuple murmure" le danger existe encore et peut-être plus fort que jamais.

•3§ : Il faudrait donc que les gens cessent de "mal penser". "commander aux âmes", donc ne pas avoir de critiques, d'idées de réforme, d'exigences de justice. Ex : "rééducation des chinois" sous Mao ; Destruction des idées religieuses en URSS.

Le souverain n'aurait donc rien à craindre puisque la volonté de ses sujets se confondrait avec la sienne.

Une telle situation est impossible. Elle est toujours "violente", c'est-à-dire contre-nature, elle va contre la nature des êtres.

II) La nature de l'esprit humain porte en elle la raison d'une limitation du pouvoir politique :

•1§ : L'homme revendique sa responsabilité du fait de l'autonomie de sa conscience : il est en lui-même, il ne saurait céder cet être intérieur qui existe en lui-même. Chacun s'appartient, c'est-à-dire qu'il est en charge de soi-même, maître de sa vie. Cela s'oppose à l'"esclavage" du corps : perte d'indépendance, de la capacité à se mouvoir de façon autonome, de choisir ses orientations. "Faire un libre usage de sa raison" : capacité intellectuelle autonome de l'être humain, son moyen de survie, et surtout d'un désir qui lui est inhérent.

•2§ : L'abandon consenti est lui-même impossible (désir de minorité). S'en remettre à un maître (intellectuel ou religieux), à un père spirituel, à un chef de file, etc. ; à un gourou dans une secte. Ce n'est pas une passivité réelle, c'est une acceptation, une action volontaire d'obéissance, dont on est comptable devant soi-même et devant la loi.

•3§ : Droit naturel. User de sa raison, être maître de son esprit est donc un droit naturel. Expression paradoxale : droit/incapacité à ne pas en user, c'est une nécessité naturelle. C'est plutôt une justification naturelle apportée à une résistance au droit qui irait contre cette nécessité naturelle. Droit naturel : exprime la force de ce fait. Ex : Contre le droit : législation contre la croyance religieuse.

Il semble que le législateur doive en tenir compte s'il cherche à se faire obéir efficacement.

III) En quoi doivent consister ces limites du pouvoir ?

•1§ : Les violences faites aux sujets sont contre-nature. Mise en place d'un système de surveillance qui pénètre dans la sphère privée, qui soumet l'individu à une constance suspicion. Déstabilise l'individu et sa vie. Destruction des signes d'une pensée rebelle : livres, enseignement (ex : Inquisition). Une telle attitude ne peut être menée à bien que grâce à la force physique coercitive détournée de son sens premier : défendre les sujets. Ici au contraire elle les agresse.

•2§ : Injustices : aucune justification possible sinon la pure ambition du pouvoir. Elles ne sont : ni pratique : inefficacité/ ni morale : violence faite à la nature de l'âme/ ni politique : inefficacité pour obéir et unifier les sujets.

IV) Intérêt philosophique :

Réflexions sur les limites du pouvoir ; et donc de son fondement.
Différents types d'autorité.

Peut-on ne pas savoir ce que l'on fait ?

Ce qui me caractérise c'est justement -au contraire de ce qui est sous-entendu ici- la conscience. J'entends, la faculté de se savoir affecté, éprouvé ou inquiet ; ainsi que la faculté de réagir à ces sollicitations par une activité intérieure, spirituelle. Être conscient, c'est être là, être présent et le savoir.

Certes, il m'arrive de dormir ou de m'absenter par la pensée ; alors on peut dire que je suis momentanément inconsciente. Mais cela représente des moments secondaires de la vie. En général, quand je dors il ne se passe rien. Et s'il se passe quelque chose, on m'excusera d'être un animal ayant besoin de dormir. Et mes songes ne sont jamais bien longs. Si donc on ne parlait que de cela, on n'évoquait que cela dans la question, elle aurait bien peu d'intérêt. Elle doit concerner autre chose, mais quoi ? Qu'est-ce qui m'échappe ?

Comment un être, par nature présent à lui-même, peut-il ignorer ce qu'il fait ? Comment se fait-il que nous soyons surpris de notre propre comportement ?

Celui qui ne veut pas assumer les conséquences de ses actes a souvent recours à cet argument. Il prétend, devant l'ampleur des dégâts, qu'il n'avait pas conscience des dangers, des conséquences effectivement possibles et réelles.

Certes, nous ne maîtrisons pas toutes les données, et donc des conséquences sont susceptibles de nous surprendre. Nous n'imaginions pas, par exemple, que la route fut si longue et nous voilà surpris par la nuit en pleine forêt. Notre ignorance, la complexité des choses, peuvent donc nous mettre dans une situation que nous ne maîtrisons plus.

La volonté des autres peut aussi nous mettre dans une situation de ce genre. Nous voilà embarqué dans une affaire qu'on nous avait dit banale et sans importance, et qui se révèle, par la perversité d'autrui, embarrassante ou déplacée. Nous sommes parfois complices d'actes que nous réprouvons mais que nous avons imprudemment cautionnés ou accomplis. Telle une farce qui tourne à la vexation, ou une espièglerie qui tourne au conflit.

Le temps lui-même est susceptible de donner un sens nouveau à nos initiatives, et finit par les dénaturer. Nous avons, par exemple, par générosité, décidé d'aider quelqu'un à se sortir d'une mauvaise passe, et on s'aperçoit que cette solidarité tourne à la dépendance ; nous ne parvenons plus dès lors à comprendre le sens de notre action. Nous doutons même : était-ce bien par générosité que nous avons agi ou bien par désir sournois de maîtriser quelqu'un, d'être son idole ou son modèle ? Ce que nous avons fait, était-ce si clair, le savons-nous vraiment ?

Cette première analyse nous fait prendre conscience de plusieurs choses. D'abord, nous ne sommes pas une nature simple. En nous existent des désirs et des intentions variées, il arrive même qu'ils soient contradictoires. Nous ne savons pas très bien ce que nous voulons. Dès lors, nos désirs essaient de faire leur chemin, en pleine conscience ou sournoisement. Nous sommes portés par nos désirs qui parfois ne se coordonnent pas de façon harmonieuse. Ainsi nous sommes parfois les premiers surpris, et honteux, de ce que nous avons fait. Nous croyions agir sans passion quand nous nous vengions d'une blessure morale ou d'une déception. La honte, le remords, sont la preuve interne de cette complexité affective qui est la nôtre, et qui finit par nous rendre étranger à nous-mêmes.

Cependant, n'est-ce pas un devoir que de se connaître soi-même ? Ou, à défaut d'envisager cette possible duplicité de notre conduite ? Sans aucun doute, et une simple réflexion sur soi nous donne vite l'idée de celle-ci.

Il nous faut déjouer les ruses de notre inconscient, si malin, si fort, si déterminé à se faire silencieusement entendre. La tentation est grande alors de nous déclarer irresponsable des actes commis sous l'emprise d'une telle force inconsciente. On peut évoquer ici des exemples variés, des plus anodins aux plus graves : l'amant lassé qui arrive en retard s'excuse en énonçant les obstacles qui ont provoqué ce retard : le téléphone a sonné au moment où il partait, la route était encombrée, le bus a mis du temps à venir... et puis il n'avait pas pensé à tout ça, il n'avait donc pas prévu assez de temps... autant d'excuses qui doivent atténuer sa responsabilité. Bien sûr, il a bien derrière la tête l'idée que ça ne l'enchantait pas de venir, qu'il s'y est donc pris au dernier moment, que d'ailleurs il n'a pas pris le plus court chemin... et puis finalement, ce n'est pas de sa faute s'il n'avait pas envie de venir ; on peut se forcer à aller quelque part, mais pas à en avoir envie. Voilà les détours d'une conscience qui a vaguement conscience de ses intentions mais les laisse dans un flou qui lui permet de se déresponsabiliser. Face aux traits attristés de la personne qui l'attend, cet état de conscience le préserve des remords. Il ne nous viendrait pas à l'esprit de le rendre responsable de la fuite de son amour. Mais il l'est indéniablement de son retard et des conséquences qu'il aura. Il nous faut douter de notre *candeur*, notre *bonté*, notre *transparence*. Comme le montrait Nietzsche, nos vertus ont trop souvent de sombres racines, des origines *trop humaines*, c'est-à-dire affectives, passionnelles, pulsionnelles. Pour comprendre ce que nous faisons, il faut en saisir la véritable origine, et l'admettre quand bien même elle ne serait pas à l'image de notre espérance, de l'image glorieuse que nous nous faisons de nous-mêmes. Or nous avons les moyens spirituels de faire cette recherche, il n'y faut que du courage et de la lucidité.

Pour nous aider à savoir exactement et entièrement ce que nous faisons, il nous faut aussi avoir recours aux connaissances que l'humanité a mises à notre disposition. L'ethnologie par exemple nous a appris à connaître les cultures des peuples étrangers, ainsi dans un pays étranger notre conduite devra tenir compte de ces connaissances pour ne pas choquer les habitants, pour ne pas les blesser par nos propos ou nos actes, évitant ainsi de nous trouver dans une situation fautive où nous ne comprendrions pas leurs réactions. L'incendiaire qui met le feu à la maison de son ennemi, et qui ainsi abrase tout un quartier, est-il responsable de l'ampleur du sinistre étant donné qu'il voulait seulement brûler une maison ? Il n'avait pas conscience, dit-il, du danger qu'il faisait courir aux autres, il n'avait pas conscience du vent opposé, etc. Ici notre jugement est vite fait. Il est responsable. Son geste initial était délibérément criminel ; et les conséquences étaient facilement prévisibles. Einstein est-il responsable de l'explosion de la bombe ? Il avait conscience assurément de l'usage qu'on pouvait faire de ses découvertes, même militairement parlant. Mais sans doute n'avait-il pas conscience qu'on s'en servirait vraiment, dans de telles circonstances : qu'un chef d'État puisse passer à l'acte. C'est de la psychologie des hommes qu'Einstein n'avait pas conscience. De la même façon, les conséquences de nos actes seront maîtrisables par la connaissance des données concrètes, que nous fournit la technique, la science, l'histoire.

Ainsi nous avons les moyens de maîtriser notre action, de savoir exactement quand nous prenons une initiative ce que l'on fait : la raison de le faire et les conséquences possibles. Mais il serait utopique de prétendre tout maîtriser. Dès lors il faut avoir recours à la prudence pour ne pas se mettre en péril. Il faut essayer de limiter les paramètres de notre action et agir avec circonspection et attention

Autrui est-il nécessaire à mon bonheur?

Rappel de l'introduction :

Autrui n'est-il qu'un moyen, un auxiliaire dans la quête d'un bonheur égoïste ; au même titre que je le suis pour lui ?

Ou bien est-il à ce point engagé dans mon existence et dans ma pensée que l'idée même de bonheur doit contenir le souci de son être et de sa liberté?

I) La passion ou la fausse nécessité :

Le passionné fait d'autrui l'objet d'une quête absolue. Toute idée de satisfaction et de contentement passe par la possession d'autrui (son être, sa pensée et sa volonté)

Une telle attitude est aliénante : il met son contentement dans les mains d'autrui, dans son bon vouloir et son bon plaisir. Il se dépossède donc de sa destinée .

Il se condamne donc à l'échec et à l'inquiétude. Une telle ambition de possession absolue méconnaît le caractère inaliénable de la liberté d'autrui, et l'aspect immoral de sa propre aliénation. Le voilà réduit à espérer l'impossible, à craindre le pire qui est inévitable dans ce cas.

Le passionné devient misanthrope par désenchantement, et se complaît alors dans un monde de passions tristes et désespérantes dont sa seule naïveté est la cause.

Trouvera-t'il dans la solitude , comme le pensait Alceste déterminé à fuir dans un "désert" la froideur de Célièmène, quelque tranquillité et contentement?

II) L'impasse de la solitude et l'humble contentement :

Si la dépendance nous rend malheureux, le bonheur ne réside-t'il pas dans l'éloignement et l'indifférence ? Telle est l'attitude préconisée par les Stoïciens. Il nous faut cesser de désirer ce qui ne dépend pas de nous. Si la satisfaction de nos désirs engendre l'inquiétude ,il nous faut détruire ces désirs, et ne convoiter que ce qu'il dépend de nous d'obtenir.

Nos besoins, essentiellement sociaux, et nos désirs sont des liens qui nous enchaînent à autrui et nous empêche de jouir de l'existence en toute quiétude. Aussi il serait sage de nous défaire de cet esclavage volontaire et d'ôter à autrui le pouvoir que nous lui avons imprudemment confié.

Etre heureux, c'est être satisfait, comblé, content et tranquille ; ce sera d'autant plus aisé à atteindre que ces désirs et les moyens de les réaliser seront restreints.

Mais n'est-ce pas là se contenter du bonheur d'un pur esprit asséché, désincarné? Un tel idéal manque d'ambition et surtout de courage. Il nous plonge dans la passivité contemplative, quand le bonheur pour nous doit être épanouissement, activité, réalisation concrète de soi. Comment s'affirmer sans faire, comment faire sans s'intégrer à un monde de relations humaines ? Comment étouffer en soi toute affectivité sans faire périr son humanité?

III) La nécessité morale:

J'aspire à être heureux parmi les hommes, et j'accepte l'inquiétude que cela peut engendrer. Il m'appartient d'être prudent et d'éviter que cette inquiétude ne devienne aliénante.

Que le bonheur soit difficile, cela ne fait aucun doute ; mais que ferions nous d'un bonheur dont nous ne serions pas digne par notre prudence et notre persévérance?

Il importe plus à l'homme d'être digne de son bonheur que d'être heureux. C'est pourquoi on ne peut concevoir le bonheur dans l'aliénation.

Dès lors, si je ne renonce jamais au respect de ma liberté dans ma quête du bonheur, j'associe autrui à cette notion. Il n'existe pas de liberté singulière, elle est universelle, toute entière en chacun. Je ne peux vouloir ma liberté sans vouloir celle de tout homme.

Mon bonheur repose sur ma liberté autant que sur celle d'autrui.

L'œuvre d'art peut-elle nous instruire ?

C'est sans doute une étrange question celle qui demande si un produit peut instruire, c'est-à-dire apporter quelque savoir, à son producteur. Le produit semble bien plutôt être lui-même l'effet d'un savoir théorique et pratique, d'une technique. Or l'œuvre d'art est un produit spécifique, exigeant pour être élaborée une technique précise et un savoir, ce que le terme d'art lui-même suggère. Le peintre, écrit Léonard de Vinci, se double d'un savant : « *Les principes scientifiques et véritables de la peinture consistent à savoir ce qu'est un corps dans l'ombre, ce qu'est l'ombre primitive et l'ombre dérivée, ce qu'est la luminosité, c'est-à-dire ombre et lumière, couleur, corps, figure, mouvement...* ». De la "science de la peinture" naît en suite l'œuvre, certes plus précieuse que la science en question. On pourrait en dire autant de tout art : sculpture ou musique. L'œuvre d'art se donne comme l'effet d'un savoir et d'un apprentissage technique, dès lors comme l'effet d'une instruction qui lui est antérieure. En cela l'œuvre est sur le même plan qu'un quelconque produit fabriqué par les individus.

La question aurait-elle alors un sens du point de vue du spectateur, ignorant des lois de la production artistique ? ou du créateur, une fois l'œuvre achevée. La question est d'autant plus surprenante ici quand on songe à l'état d'esprit du spectateur face à l'œuvre d'art. Loin de vouloir s'instruire de quoi que ce soit, il n'est tout occupé qu'à contempler, il ne dispose pas son esprit à comprendre, il veut sentir seulement, et même il ne veut pas à proprement parler, il sent, il s'émeut, il songe, il rêve, il est séduit, toutes ces émotions lui suffisent, il n'a pas d'autre fin. Comment quelqu'un qui est dans cet état d'esprit pourrait-il être instruit et de quoi ?

Du seul point de vue du créateur, la science et le savoir-faire sont antérieurs à l'œuvre ; du seul point de vue du spectateur, il faut avouer un parfait désintéret pour les modalités de sa production ou pour quoi que ce soit d'autre .

La question cependant a quelque lieu d'être. Il est vrai que l'œuvre d'art nous intéresse nous pose des questions auxquelles il semble qu'elle seule aussi puisse répondre. La question de son existence même, de sa puissance à nous emmener à l'écart du monde. L'œuvre d'art peut-elle nous instruire, sur elle-même et sur la contemplation qu'elle suscite en nous ?

Au spectateur, avons-nous dit, qui ne se double pas d'un critique, l'œuvre d'art se donne comme une faveur, elle dérobe son élaboration. Elle est une sorte d'apparition, une belle, originale, ou inquiétante apparition. Elle ressort sur le fond de la quotidienneté, des choses usuelles, courantes ; elle est totale, se suffisant à elle-même. Elle-même une chose, elle est pourtant étrangère aux choses. Hétérogènes comme le seraient deux mondes aux lois incommensurables, parfaitement distincts, le monde de l'art et celui de la nature semblent n'avoir rien à faire ensemble ; comment l'un pourrait-il nous apprendre quelque chose sur l'autre ?

Mais que signifie cette métaphore : "le monde de l'art" ? Pour être plus exacte, il faudrait parler du monde créé par l'art. Car il faut bien parler d'un nouveau monde, d'une nouvelle réalité qui se moque des lois de l'ancienne, comme nous le montre la peinture. Fantaisies et chimères, monstres animaux ou végétaux peuplent les toiles de Jérôme BOSCH ; la nature représentée obéit à des lois de nous inconnues car étrangères à celles qui régissent la nature réelle. L'homme lui-même n'y est plus ce qu'il est, il est représenté nostalgique, insensé ou destructeur. La nature serait le dictionnaire où l'artiste prend ses mots mais il écrit ensuite quelque chose de parfaitement original, inconnu et unique. Cette nouvelle réalité est certes une illusion mais le savoir n'ôte aucunement sa force. L'art demeure une illusion persistante(sans quoi il reste pur exercice technique). Ou bien si l'art respecte les règles de la nature, il fait ce que la nature d'elle-même n'aurait jamais fait : des palais, des cathédrales, des édifices de tout sorte.

Pourtant, il faut se demander si cette reformation de la nature, cette association arbitraire de quelques uns de ses éléments épars en elle, ne nous apprend rien sur la nature. L'œuvre d'art ne nous rendrait-elle pas attentive à ce que nous voyons, à ce qui sans cesse nous entoure et que par habitude nous négligeons de voir ? Faut-il acquiescer à l'idée de Diderot selon laquelle : «

Tout ouvrage du génie (doit être apprécié) en le rapportant immédiatement à la nature ?»

L'attention portée à la nature par l'artiste le rend capable de donner dans ses œuvres la vérité de la nature. Il ne s'agit pas d'une pure et simple imitation, nous l'avons dit l'artiste sélectionne et compose, c'est-à-dire crée, mais d'une mise en image, en forme, de ce qu'est la nature en vérité (la nature matérielle ou humaine). L'illusion artistique est la ruse par laquelle l'artiste, hanté par l'idée vraie de ce qu'il voit, par l'intuition de ce qu'est vraiment la nature, les choses, se sert pour nous amener à la saisir. Chez Greuze, Diderot saisit l'idée de l'homme que se fait le peintre : il doit s'émouvoir du malheur d'autrui, respecter l'innocence et la pudeur. L'art serait dès lors le plus pédagogue des instructeurs, le seul capable d'instruire en amusant, d'instruire sans le dire sur les plus importantes vérités. Instruction d'autant plus efficace qu'elle ne se dit pas, ne se programme pas, mais se glisse subrepticement dans ce qui nous semble le plus parfait amusement, le divertissement total. L'illusion ne serait donc si forte que d'être si réaliste.

Étrange vérité cependant que celle qui change avec les époques. L'art n'a pas seulement un sens historique. Mais plus profondément, peut-on comprendre qu'une apparition soit vraie, que nous puissions saisir ce qui est vrai de le sentir simplement puisque l'œuvre d'art n'est pour nous qu'un ensemble de sensations. Il nous faut rejeter cette idée d'une vérité sensuelle, immédiate, se donnant dans un parfait loisir. La connaissance est un procès, un travail sur la réalité, elle ne comprend quelque chose que dans le temps, au sein d'une succession de sensations, de représentations. Une connaissance sensuelle et immédiate cela n'a pas de sens.

De plus que faudrait-il penser de l'art non figuratif ? L'art est autre chose que la nature, un autre monde, qui se suffit à lui-même, et ne nous apprend rien sur la nature, au sens où la connaissance nous apprend quelque chose, l'expérimentation sur la nature nous instruit de ses lois. Faudrait-il conclure dès lors que l'art est un simple divertissement, nous procurant des sensations agréables d'être extra-ordinaires et irréalistes ? Pourrait-on alors comprendre le sérieux avec lequel l'artiste travaille ? Si l'œuvre d'art ne nous instruit d'aucune façon, pourquoi Van Gogh et tant d'autres lui ont-ils sacrifié leur vie ? Pourquoi nous est-elle si précieuse que nous conservons la mémoire de son créateur, et que nous avons pour elle et pour lui un si profond respect ?

L'œuvre d'art nous plonge dans le monde de l'illusion. Le meilleur exemple est sans doute le théâtre. Nous savons bien que l'acteur est un homme ordinaire qui "fait semblant", et pourtant il nous semble bien voir Phèdre ou le Cid, en chair et en os. Leurs souffrances nous émeuvent, leurs forces d'âme nous paraissent admirables. Comme le remarquait Rousseau, nous éprouvons au théâtre cette même pitié qui nous faisait compatir aux souffrances de nos semblables, effectivement éprouvées. Pas un instant cependant nous ne sommes dupes puisque nous restons bien assis dans nos fauteuils et ne courons pas secourir les acteurs. L'œuvre d'art nous met donc dans une étrange situation, elle nous force en quelque sorte à imiter nos propres sentiments, comme les acteurs imitent des souffrances ou des joies. Nous acceptons de nous émouvoir, jusqu'à rire ou pleurer, jusqu'à en être bouleversés, pour quelque chose que nous savons pertinemment n'être rien. Notre sensibilité se met en mouvement sans objet, simplement parce que nous le voulons bien. Elle se met en mouvement en toute indépendance ; rien ne l'y contraint. Ce que dévoile le théâtre c'est donc que nous pouvons être touchés par des fictions, par un monde irréel.

"L'illusion comique" (Corneille), théâtrale, nous instruit donc sur nous-mêmes, sur notre sensibilité et notre conscience. Si nous pouvons parler d'un monde de l'art, d'un monde illusoire et en même temps si réel pour nous, c'est que notre conscience se prête à ce qu'on pourrait dire "un voyage". Si nous nous identifions à un personnage de théâtre, s'il nous semble que le monde de la peinture est un peu le nôtre, s'il nous semble que nous pourrions vivre dans le monde que suggèrent les sensations musicales, c'est que notre conscience peut voyager. Que signifie cette métaphore du voyage si fréquente en art : "Invitation au voyage" de Baudelaire, la dérive du "Bateau ivre" de Rimbaud ?

Le changement de lieu n'est qu'une métaphore du changement d'état, le voyage est une fuite où nous voudrions nous éloigner de nous-mêmes, changer d'être en changeant de lieu. La littérature pour Jules Verne ne fut qu'une éternelle aventure. On comprend cette idée lorsqu'on saisit la contingence de notre existence. Nous sentons bien que nos apparences ne nous

déterminent pas, nous pourrions être tout autrement que nous sommes, nous pourrions faire tout autre chose et cependant être toujours le même. L'illusion artistique n'est donc possible que sur la base de cette contingence de notre existence, ces apparences plus ou moins profondes : notre corps, ses traits, son caractère, notre activité, nos désirs même pourraient être tout autre et moi cependant toujours la même.

L'œuvre d'art nous instruit donc de l'indépendance de notre conscience, de notre être spirituel par rapport à toutes les déterminations extérieures de mon existence. Elle nous instruit de ce que nous sommes pour que l'illusion qui la constitue puisse être. Elle nous instruit donc d'elle-même en même temps que de nous-mêmes. Ce que l'ascétisme ou la profonde méditation nous apprend avec tant d'abnégation et de difficulté, l'œuvre d'art nous le découvrirait en toute facilité et félicité, délectation des sens. Que la conscience est ce pur sentiment d'exister, voila ce dont nous instruirait l'œuvre d'art en nous évitant la douleur et l'angoisse d'une conscience qui s'est coupée de tout pour se saisir. Épouser toutes les apparences, surtout les plus irréelles, se faire ressentir ce qui n'existe pas, se laisser émouvoir par des souffrances fictives, procure sans doute le même sentiment d'irréalité des sens ou du monde extérieur que le doute nous fait atteindre ; ne subsiste alors que le sentiment d'une conscience essentiellement "voyageuse".

En nous plongeant dans de pures apparences, l'œuvre d'art parvient en fait à nous libérer de toute apparence, à nous dévoiler notre pouvoir d'exister hors de toute apparence. L'œuvre d'art est dès lors le chef d'œuvre de la pédagogie : comme celle-ci elle nous fait assumer l'indétermination et l'indépendance de la conscience qui ne sont autre chose que ce qui les a rendu possibles toutes deux. L' être humain est le seul qui doive être éduqué et instruit parce qu'il est le seul être libre, il est aussi le seul qui respecte l'œuvre d'art qui est le produit et le signe de sa liberté.

Une dernière conséquence : comme la méditation cartésienne impose à l'homme d'être son propre maître, l'œuvre d'art dévoile à l'homme qu'il est son propre créateur. En devenant apparence figée l'œuvre d'art doit être niée pour que l'artiste continue à produire, aucune apparence ne saurait déterminer cette liberté qui lui a permis une fois de produire quelque chose qui n'existe pas et qui de ce fait à intéresser sa conscience, négatrice de toutes les apparences et d'abord des apparences objectives du monde réel.

Sans doute ce voyage comporte-t'il quelques risques. Sans doute Platon, à juste titre, critique-t'il les poètes. Nous devons agir, rechercher la vérité ; pour cela employer les mots à bon escient, montrer les choses telles qu'elles sont ; savoir ce que la situation permet. L'action exige d'avoir les pieds sur terre. Davantage, l'action droite suppose des principes vertueux, une parfaite détermination de ce que je dois être et de ce que je dois faire. Autrement dit pour bien agir, il nous faut avoir sous les yeux cet idéal de la perfection. Dans la vie concrète de l'individu qui veut réussir ses projets en toute honnêteté, faut-il affirmer que l'œuvre d'art n'a pas sa place, que bien loin de lui apprendre quelque chose, elle détourne de sa fin et lui dérobe une énergie qui serait mieux employée à vivre ? Les aristocrates n'étaient-ils si raffinés, si jaloux des belles choses que d'être oisifs et libertins ?

L'homme apprend de l'œuvre la patience et la persévérance, la lenteur de la formation. L'œuvre d'art nous instruit donc de la toute-puissance du temps puisque par lui peut advenir ce qui n'était pas et ce qui n'a aucune cause dans la nature sinon la volonté. Ici encore l'œuvre d'art nous instruit donc de notre puissance qu'en se dévoilant elle-même, son origine.

Le langage sert il à maîtriser la réalité ?

langage	Sert-il	Maîtriser	réalité
<p>Système de signes qui permettent d'organiser la pensée et de la communiquer. Plusieurs buts : penser, communiquer, s'exprimer, plaire, manipuler, agir ensemble.</p>	<p>Instrumentalisation du langage. Peut-il en être autrement ? Peut-on penser un désintéressement du langage ? Une libération par rapport au langage animale pris dans les logiques naturelles de l'auto conservation individuelle et collective ?</p>	<p>Par l'esprit : construire un discours par lequel on résume la connaissance des choses. De façon à agir sur elles, à les modifier ; Aussi bien sur les êtres naturels que sur les êtres humains. ✚ admirer la réalité, l'écouter, laisser la pensée se former au contact du réel, ne pas comprendre pour permettre à la pensée d'être attentive à d'autres expressions de la réalité.</p>	<p><i>Terme générique :</i> La nature L'histoire Les relations humaines Les machines....</p>
		<p>Descartes : le langage est le fruit de la pensée, qui nous rend « comme maîtres et possesseurs de la nature».</p> <p>La séduction par la parole nous confère un pouvoir sur les hommes, cf les Sophistes que dénonce Socrate. Toute démagogie en politique.</p> <p>La langue est déjà une connaissance empirique et communautaire dont on hérite, une première mise en forme de la réalité qui nous entoure.</p> <p>Bergson : lien culture/langage, cela pose problème : on ne connaît sa vie intérieure que par le truchement d'une lecture langagière utilitaire déformante. L'art est un autre moyen d'approcher la réalité sans la contraindre ou l'enfermer dans une grille humaine.</p>	<p><i>Exemples :</i> Science de la nature ou de la société : Penser les choses grâce à des catégories générales qui permettent de voir des grandes lignes, de généraliser. C'est une simplification de la réalité, on ramène la diversité des êtres individuels à des cas généraux, ainsi on n'est pas dépassé par la diversité mais au contraire on a une vision d'ensemble rassurante.</p> <p>Normes : femme/homme, excluent d'autres catégories, et permet de croire à une simplicité « naturelle » des genres. En fait c'est un outil de maîtrise, au sens d'oppression dont l'histoire nous a donné une infinité d'exemples.</p> <p>Catégories : bourgeois/prolétaire ont tendu les relations politiques entre les citoyens et justifier des opérations de restauration de l'ordre public pour que les maîtres restent en place.</p> <p>Usages sociaux : intégration dans des réseaux sociaux qui me donnent les moyens d'agir. Remettre en jeu les catégories et les normes. Cela se fait aussi par le langage, par des possibilités qui sont aussi les siennes dans son usage artistique, philosophique et politique. Sa dimension historique et arbitraire donne une souplesse indéniable à ses associations, à ses fixations du sens élaboré à un moment donné dans une perspective particulière. La nature du langage présentée par Saussure nous donne le moyen de le comprendre. En ce sens on pourrait dire que le langage nous permet de maîtriser la réalité d'une autre façon : il nous permet d'épouser sa complexité, de l'approcher peu à peu, de la saisir par approximation successives, comme le travail métaphorique du poète nous en donne un exemple.</p>

La nature humaine est-elle une idée énigmatique ?

Analyse du sujet :

La nature humaine	La nature de l'homme, ce qui le caractérise comme : - espèce - individu, c'est-à-dire ce qui le distingue. Les caractères propres à sa personne.
idée	Une construction intellectuelle, une synthèse faite par la réflexion, sur la base d'observations, de raisonnements.
énigmatique	Obscure, difficile à percer, cachée. Qui suppose une enquête : une réflexion, des intuitions, des vérifications complexes.

Présupposés du sujet :

- ☞ il est nécessaire de réfléchir à ce qu'est l'homme, ce serait difficile de répondre à la question : qu'est-ce que l'homme ? Ça n'irait pas de soi. Dans ce cas, faut-il s'en remettre aux scientifiques ou aux philosophes ? Quels philosophes nous aideraient à répondre ?
- ☞ Le sujet affirme que cette idée est obscure encore aujourd'hui, comment le comprendre ? Nous avons en effet mené nos connaissances sur les vivants assez loin, pourquoi l'homme échapperait-il à ce progrès des connaissances ? Faut-il en déduire qu'il est particulier et comment ?
- ☞ Le sujet affirme que ce serait une idée, donc que pour comprendre celle-ci il faudra se référer à une modalité de production des idées. Il en existe de plusieurs sortes : la science, la philosophie mais aussi la religion, l'idéologie.

Suggestion de problématique :

- ☞ En fait il y a pléthore d'idées sur la nature humaine : selon la source choisie, il existe une représentation des caractères propres à un homme réunis sous cette expression de « nature humaine ». De la créature faite à l'image de Dieu à l'animal évolué décrit par la science, en passant par le résultat des habitus sociaux exposé par la sociologie par exemple, nous avons le choix. La question porte sur le statut de cette idée : est-ce une croyance ou une vérité objective ?
- ☞ La présence même de cette pléthore pose question ? La vérité est unique et l'erreur est multiple, c'est donc un signe. Quand le policier a encore devant lui plusieurs suspects possibles, on peut penser que l'énigme n'est pas résolue. Qu'est-ce qui tend cette difficulté ?

Plan de questions à traiter :

- 1) Construire l'idée d'homme est-elle spécifique ?
- 2) Inscrire le mouvement, le changement, dans la compréhension de l'homme. Comment décrire quelque chose qui change ? Lever l'énigme par degré ...
- 3) Une absence de nature est-elle une idée claire ?